

Carlo OSSOLA, *Les vertus communes*, traduit de l'italien par Lucien d'Azay, Paris, Les Belles Lettres, 2019, 148 pages.

Carlo Ossola poursuit dans cet ouvrage une réflexion autour des vertus coutumières, déjà entamée en 2011 avec son court essai *En pure perte. Le renoncement et le gratuit*. S'il analysait alors ces qualités qui permettent à chacun de se détacher, de s'abandonner, d'atteindre dans son être au monde une forme de quiétude intime et de discrétion, il revient avec *Les vertus communes* sur des qualités plus sociales, destinées à revaloriser, dans la relation quotidienne à l'autre, un être ensemble plein d'urbanité et d'harmonie : vertus communes, ordinaires, quelque peu ingrates, « petites vertus » en somme, qui, malgré leur humilité un peu terne, ne sauraient encourir le mépris, car elles donnent au quotidien son humanité.

L'introduction « Douze stations pour devenir un peu plus humains » définit le projet de l'ouvrage comme une traversée de ces vertus banales et modestes, rendant hommage aux auteurs qui l'ont inspirée. L'auteur rappelle en premier lieu la dette contractée auprès de Theodor Adorno dont les *Minima moralia* révèlent combien, face à l'aliénation produite par les sociétés modernes, l'expérience du superflu et de la gratuité peut être salvatrice. Il évoque encore François de Sales et ses *Entretiens spirituels*, dont l'influence se lit tout particulièrement chez le jésuite Giovan Battista Bassano. Composé à la fin du XVIII^e siècle, son *Petit traité sur les petites vertus* sert de fil conducteur à l'ensemble du présent ouvrage. L'ultime hommage revient Natalia Ginzburg et à son essai *Le Piccole virtù* dont Carlo Ossola a souhaité se distinguer en préférant à l'idée de « petites » vertus, celle de vertus « communes », comprises dans leur exigence quotidienne, simple et désintéressée.

Les douze brefs chapitres s'ouvrent, en guise de prélude, avec un souvenir personnel comme pris sur le vif, une anecdote, un questionnement. Pour chacune des vertus qu'il parcourt, Carlo Ossola fait revivre toute une tradition moraliste et lettrée afin de cerner au plus près ce que sont l'affabilité, la discrétion, la bonhomie, la franchise, la loyauté, la gratitude, la prévenance, l'urbanité, la mesure, la placidité, la constance, la générosité. L'approche du moraliste passe d'abord par un travail de la langue (étymologie, rapprochements lexicaux entre le latin, l'italien, le français), elle s'appuie ensuite sur la variété des usages, des définitions ou des exemples littéraires, historiques qui permettent d'illustrer ces vertus. Les chapitres sont alertes, délicieusement érudits, plaisants à parcourir au fil d'une lecture qui peut être discontinuée, comme d'un bréviaire contemporain qui rendrait au respect de l'autre, dans le rapport ordinaire et journalier, toute sa noblesse et son humble grandeur.

Parcourons par exemple le dixième chapitre consacré à la placidité (*pacatezza*). Quelques lignes brossent d'abord le fugitif souvenir d'un chauffeur de bus napolitain et de sa placide répartie au mécontentement d'un passager. La réflexion proprement dite s'ouvre avec une définition, « équilibre, pleinement atteint de la maîtrise de soi », qu'illustre la longue citation du poème « Un doge » de Rainer Maria Rilke. Elle chemine ensuite à travers la langue latine, conviant au passage une lettre de Polydore Virgile peignant la constance d'un souverain, la langue anglaise encore, avec quelques vers de Shakespeare qui définissent l'attitude placide (« the most peaceable way », *Beaucoup de bruit pour rien*, III, 3). De la

placidité humaine, l'auteur glisse à cette paix de l'univers que Lucrèce donne à lire dans l'invocation liminaire du *De rerum natura*, ou encore Cicéron à travers l'exemplaire Scévola qui s'amuse à ramasser sur le sable quelques futils coquillages (*De oratore*, II, 6). Chez Erasme, cette figure reparaît dans les *Adages* (« Conchas legere ») et la placidité colore toute entière, dans l'*Enchiridion militis christiani*, la vertu du Chrétien. La réflexion se développe alors autour de la notion de paix, « vertu inconditionnelle » envers tous les hommes, reprenant la démonstration d'Etienne Gilson et son commentaire à *La Cité de Dieu* d'Augustin. Elle s'achève par une double référence à Thomas Stearns Eliot, *The West Land* d'abord, dont les derniers mots invoquent en sanskrit cette paix spirituelle et divine que l'*Epître aux Philippiens* promettait aux croyants, et *Meurtre dans la cathédrale* ensuite, où Thomas Becket s'offre en martyr sous les coups des chevaliers. Le chapitre se clôt enfin sur une méditation plus politique, inspirée de Massimo d'Azeglio, et la placide assurance d'une société moins soumise à la violence des démagogues. Par ce cheminement nourri des *studia humanitatis*, Carlo Ossola offre au lecteur l'occasion de repenser l'éthique quotidienne et la nécessité de vertus simples et exigeantes.

Anne BOUSCHARAIN